

La BD « Arelate ». Une fiction historique née de la rencontre entre un auteur et un archéologue.

Résumé

La Bande dessinée choisie est la BD Arelate, elle est le fruit d'une collaboration entre l'auteur Laurent Sieurac (scénariste et dessinateur) et Alain Genot, archéologue, au musée départemental Arles antique. Elle a comme cadre la ville d'Arles durant l'antiquité et se donne comme objectif de distraire ses lecteurs en mêlant fiction et représentations réalistes de cette période. L'objectif de notre étude est ainsi d'étudier comment, dans les différents volumes de cette bande dessinée, le récit se nourrit des savoirs des archéologues et comment se répondent imaginaire de la fiction et hypothèses de la recherche. Elle est aussi l'opportunité d'analyser de quelle manière la mise en intrigue constitue un levier pour mettre en scène des questionnements scientifiques et pour réexaminer certains stéréotypes sur le monde antique. Un entretien conjoint avec les deux coauteurs nous a permis de comprendre les intentions et les choix d'écriture sous-jacents.

Mots-clés : fiction ; récit ; bande-dessinée ; archéologie ; antiquité.

Abstract

The "Arelate" comic strip is the result of a collaboration between an author – Laurent Sieurac – (screenwriter and designer) and an researcher in archeology– Alain Genot. The story takes place in the city of Arles during antiquity and aims to cross fiction and realistic representations of this period. The objective of our research is to understand how the imagination of fiction and scientific knowledge respond to each other. It's also an opportunity to analyze how the plot setting constitutes a springboard to stage scientific questions and destabilize our own representations of the ancient world. An interview with the two co-authors made it possible to understand the underlying intentions and writing choices.

Key-word: fiction; story; comic; archeology; antiquity

Introduction

La Bande dessinée choisie est la BD *Arelate*, fruit d'une collaboration entre Laurent Sieurac, auteur de bandes dessinées (dessinateur, scénariste, coloriste) et Alain Genot (co-scénariste et conseiller scientifique), archéologue au musée départemental Arles antique. La série comprend pour l'heure sept volumes et se présente comme une chronique sociale qui a pour cadre spatio-temporel la ville d'Arles à la fin du 1er siècle de notre ère. Elle met en scène la vie et la destinée de plusieurs personnages embarqués dans différentes péripéties. Les intrigues tissées au fil des albums sont nées de l'imagination des deux scénaristes mais elles sont nourries par les découvertes les plus récentes de l'archéologie contemporaine. Son ambition est tout à la fois de distraire le lecteur et de transmettre des connaissances sur l'antiquité et sur les objets de recherche de l'archéologie. Les deux co-auteurs se sont fixé trois principes :

- donner à voir une antiquité plus réaliste, en rupture avec les représentations propagées par les films hollywoodiens ;
- se centrer sur les faits de la vie quotidienne et non sur des grands événements, et donc s'intéresser à des personnages ordinaires plutôt que des grandes figures ;
- imbriquer étroitement fiction et connaissances scientifiques pour qu'à aucun moment ces dernières ne prennent le pas sur le divertissement.

Un dossier documentaire est ajouté à la fin de chaque volume, il propose au lecteur qui le souhaite de décrypter certains passages et /ou thématiques sous l'angle scientifique.

C'est Alain Genot, chercheur au musée archéologique d'Arles qui coordonne la rédaction de ce dossier. Ses travaux portent sur la navigation fluviale, l'organisation de la société, les domus gallo-romaines, autant de thématiques présentes dans les différents volumes. Mais du statut de simple conseiller scientifique il est passé rapidement à celui de scénariste, tant sa complicité avec Laurent Sieurac auteur-illustrateur a été forte sur tous les volets de l'écriture.

Problématique

Fiction et Histoire : des liens étroits

C'est semble-t-il dans le courant du XIX^e siècle que l'Histoire – comme discipline scientifique émergente – prend ses distances avec la fiction. Cette période marque l'essor des sciences sociales, auxquelles l'Histoire, à la recherche de bases plus solides, va progressivement se rapprocher. La fiction entrerait en contradiction avec sa démarche : si elle entretient un rapport étroit au réel (Eco, 1985), elle ne pose pas la question de la vérité, laquelle est pensée comme étant au fondement du travail de l'historien. Mais les frontières entre fiction et Histoire apparaissent aujourd'hui moins marquées.

Un courant épistémologique récent tend à affirmer que tous les récits, même ceux produits par les historiens, sont des fictions dans la mesure où ils participent à une fabrication de sens. En effet, l'écriture des faits et événements en Histoire exige l'établissement – a posteriori – d'un ordre chronologique et causal. Après les avoir sélectionnés, l'historien structure ainsi artificiellement ces faits et événements, dans le projet de les transmettre au sein d'un récit unifié, comprenant un début, un milieu et une fin. La fiction est assimilée dès lors à ce qui se rapproche de l'inexactitude ou de l'interprétation abusive.

Rien n'interdit à l'historien d'imaginer les causes ou le déroulement d'un événement, mais son éthique de chercheur ne lui permet à aucun moment de faire état du produit de son imagination comme un possible indiscutable. Il est réduit à formuler des hypothèses et à les soumettre à l'épreuve des faits. S'il se rétro-projette dans le passé c'est au moyen d'expériences de pensée, usant de la capacité de la fiction à ouvrir le champ des possibles (Schaeffer, 1999). Ce faisant il est amené à s'interroger sur « ce qui aurait pu être » (Bruner 2002) et à développer des scénarii d'interprétation.

La bande dessinée historique se saisit ainsi des potentialités de la fiction pour donner corps à des mondes aujourd'hui disparus. Si elle prend appui sur des traces du passé et des écrits de chercheurs elle se plaît à mettre en intrigue des scénarii que les chercheurs osent tout juste se murmurer.

Objectifs et questionnement

L'étude présentée s'inscrit dans le prolongement de travaux antérieurs (Bruguière et Triquet, 2012 ; Triquet et al. 2016). L'objectif est d'étudier comment, dans la bande dessinée Arelate, la fiction se nourrit du réel décrit par les archéologues et comment se mêlent, dans un même récit, l'imaginaire des deux coscénaristes et les hypothèses de la recherche. Elle est aussi l'opportunité d'analyser de quelle manière la mise intrigue constitue un levier pour mettre en scène certains questionnements scientifiques et interroger nos propres représentations du monde antique.

Il s'agit dans cette communication de présenter sur quelques extraits tirées des différents volumes comment se manifeste cette imbrication de la fiction et de savoirs issus de la recherche. Mais ce qui nous importe plus encore c'est de comprendre comment celle-ci se met en place, se développe et s'enrichit lors de la genèse de la BD.

Nous avons donc entrepris d'interroger ensemble les deux co-auteurs pour recueillir le regard qu'ils portent sur ce travail d'écriture à quatre mains. Comment sont arrêtés les choix de scénario et de savoirs ? Au nom de quelles priorités, déterminées par quels enjeux ? Par quels mécanismes s'opèrent ce travail d'intrication ? Comment se définit la répartition des rôles de chacun ?

L'analyse de la BD : une fiction historique réaliste

Des principes forts, partagés et assumés

L'entretien confirme que les savoirs embarqués dans la BD sont directement issus de la recherche en archéologie et, pour certains, de travaux très récents publiés par des chercheurs arlésiens, dont le co-auteur Alain Genot. Ils se rapportent tout autant à l'architecture des bâtiments et des rues, qu'aux tenues vestimentaires des personnages, à leur cadre de vie, à l'organisation sociale de la société, ou encore aux avancées technologiques de l'époque.

Le souci de vraisemblance sur le plan scientifique est poussé très loin, aussi loin qu'il ne met pas à mal l'histoire racontée. Celui-ci, comme nous l'ont confié les deux coauteurs, ne doit jamais entrer en concurrence avec le fil du récit : la connaissance ne saurait être introduite en force, mais au contraire mise au service de la narration, intégrée à celle-ci – et non plaquée. Chacun y veille scrupuleusement et une part importante des interactions entre les deux co-auteurs se joue ici.

Mais en plus de proposer un ancrage spatio-temporel le plus réaliste possible, le défi que se lance ce binôme d'auteurs est d'« embarquer » les savoirs des chercheurs au cœur même de l'intrigue. Le pari est de réussir à construire des situations cohérentes du point de vue de l'intrigue et reliées à des questionnements qui se sont faits jour dans les recherches en archéologie. Il est tenu grâce à un jeu d'échanges et d'interactions sans concession entre les deux auteurs.

La mise en intrigue : interroger les représentations du monde antique

La volonté de dépasser les stéréotypes liés au monde antique a guidé tout au long de la série les auteurs de la BD Arelate. Dès lors un thème s'est rapidement imposé, celui de la gladiature. Une représentation notamment demandait à être révisée, celle de gladiateurs traités comme des bêtes de foire vouées à une mort certaine à l'issue des combats. Les archéologues sont aujourd'hui unanimes sur le fait qu'à la fin du 1er siècle de notre ère – période pendant laquelle se déroule le récit d'Arelate – ces combattants sont considérés comme des athlètes de haut niveau, savamment entraînés et choyés, du fait notamment de leur « valeur économique ».

Le personnage de Vitalis a ainsi été créé sur la base de ces connaissances. Mais dès le départ un consensus s'est fait jour sur le choix de ne pas de mettre en scène un héros imaginaire à l'image de Spartacus mais bien un homme ordinaire dont l'histoire avec un grand H n'aurait pas retenu le nom. Restait dès lors à imaginer une intrigue susceptible d'embarquer le lecteur dans une tension

narrative soutenue et tout à la fois de le confronter à ses propres représentations de l'antiquité. Bref une intrigue qui ne se limite pas à l'anecdote mais qui puisse donner à comprendre toute la complexité de l'organisation de la société romaine de cette époque.

Vitalis est ainsi dépeint sous les traits d'un personnage en prise avec ses contradictions et travers, lesquels renvoient en définitif à ceux de la société romaine dans laquelle il vit. Son addiction pour les jeux de hasard et d'argent va le conduire non seulement à contracter des dettes mais, plus grave encore, à perdre son travail de tailleur de pierres. Le dossier documentaire précise que ces jeux sont le plus souvent prohibés car fauteurs de troubles et qu'une loi précise les responsabilités des parties prenantes. Il présente des photos de dés romains en os – et notamment de dés pipés de façon très ingénieuse – trouvés dans des fouilles réalisées dans le Rhône.

Victime de sa mauvaise réputation (joueur, bagarreur et avec un certain penchant pour les boissons alcoolisées) Vitalis ne trouve aucun patron disposé à l'embaucher. Il se résigne à aller voir un laniste (propriétaire d'une troupe de gladiateur) prêt à l'engager sous certaines conditions. Ce dernier rappelle qu'il devra renoncer à toutes ses prérogatives juridiques pour devenir un « auctoratus », c'est-à-dire son esclave. Il accepte non sans avoir négocié un « pretium » à hauteur de quinze milles sesterces (contre dix milles proposées).

Les deux auteurs ont tenu à mettre en avant ce changement de statut dans le but de montrer que la structuration sociale n'est à cette époque aucunement figée, que la condition d'esclave peut être choisie, négociée même. Le statut servile d'ailleurs n'empêche pas certains esclaves de disposer d'un niveau de vie supérieur à celui de citoyens, comme cela est illustré au travers d'un autre personnage. C'est là un aspect peu connu, contre-intuitif même, qui témoigne de la volonté manifeste des deux auteurs de prendre le contre-pied (selon leurs propres termes) et de déstabiliser les représentations de leurs lecteurs. Mais ils n'en restent pas là. Le tour qu'ils donnent au récit fait place à deux nouvelles interrogations ? Vitalis devenu esclave, qu'advient-il de sa jeune épouse Camilia ? Et qu'en sera-t-il de leur enfant sur le point de naître ? On apprend que Camilia est placée sous l'autorité de son « pater familias » (l'homme de plus haut rang dans une maison romaine). Par ailleurs le récit montre qu'elle est mise à l'écart par ses amies d'enfance qui ne peuvent se permettre de compromettre leur image en fréquentant la compagne d'un esclave, comme le précise le dossier documentaire. De ce point de vue, les premiers volumes mettent en scène de façon très détaillée la condition de la femme romaine et les rapports entre conjoints.

Mais revenons à Vitalis. Nous le suivons dans son évolution au sein de la troupe avec laquelle il s'est engagé. On le voit s'initier aux techniques de combat avec ses co-équipiers dans le *ludus*, centre d'entraînement antique, sous les conseils d'Atticus véritable coach sportif. Grâce aux descriptions d'Alain Genot – archéologue et adepte de la gladiature comme pratique sportive –, Laurent Sieurac représente fidèlement par son dessin les gladiateurs en action. L'équipement est différencié pour chaque type ou collège de gladiateurs conformément aux connaissances les plus récentes. Quant aux postures et techniques de combats elles sont directement inspirées des données de l'archéologie expérimentale. On est donc bien loin ici des panoplies plus ou moins folkloriques auxquelles nous ont habitué certaines fictions peu soucieuses de la réalité décrite par les spécialistes du domaine. Le lecteur y prêtera attention – ou non – mais s'il le souhaite il pourra se reporter au dossier qui propose un complément d'information sur ces différents points.

L'intrigue filée dans les différents volumes de la série nous conduit à suivre Vitalis dans son ascension. Celle-ci comme on peut l'imaginer est semée d'embûches. Pour mettre toutes ses chances de son côté Vitalis participe à une cérémonie religieuse durant laquelle il s'adresse à Mars pour lui demander sa protection. Comme l'ensemble du récit cette scène relève de la fiction mais, comme les deux coauteurs le précisent dans le dossier documentaire, elle n'est pas complètement le fruit de leur imagination. Alain Genot relate ici une découverte réalisée dans une fouille menée à la fin de l'année 2009, qui a mis au jour une fosse creusée dans la roche. Fait intéressant, celle-ci contenait onze lampes à huile et onze monnaies datées des années 77 à 82 apr. J.-C. auxquelles sont venus s'ajouter de nombreux restes d'offrande. Cette découverte, même si elle n'avait pas encore donné lieu à une publication scientifique, a permis de restituer de façon réaliste une scène de sacrifices religieux et de l'intégrer à leur scénario. On voit là comment l'intrigue se nourrit de

données scientifiques et comment elle peut amener le lecteur simultanément à partager certains questionnements des chercheurs et réviser ses propres représentations.

Cohérence narrative et vraisemblance scientifique

Mais lors de l'entretien, les deux coauteurs nous ont confié que le critère de cohérence du récit demeure une priorité. Il ne s'agit en aucun cas de placer « en force » un fait nouveau mis au jour par la recherche, mais plutôt d'en faire un matériau ressource pour l'intrigue dans laquelle il doit pouvoir prendre place sans perturber le cours de l'histoire. L'objectif de distraire le lecteur doit rester prioritaire et s'il importe pour l'un et l'autre que le récit soit vraisemblable (du point de vue de la connaissance des chercheurs), les éléments scientifiques ne doivent jamais s'imposer.

La fiction invente des mondes possibles avons-nous dit ? Si le questionnement de la fiction peut parfois recouper celui des chercheurs, les possibles qu'elle invente renvoient à des hypothèses que ces derniers sont rarement autorisés à formuler. L'exemple qui suit est de ce point de vue caractéristique.

Le tome 6 s'ouvre avec la découverte des restes de l'incendie de tout un quartier résidentiel en bordure du Rhône. La corporation des Nautes (corporation de riches armateurs marinières et commerçants navigants) fait immédiatement une offre de rachat du terrain, au grand désarroi des anciens habitants. Très vite la décision est prise d'y installer à la place des entrepôts.

Les sondages effectués sur les lieux de fouille ont révélé les restes de tels entrepôts. Le dossier documentaire évoque cet incendie et précise qu'une monnaie de l'empereur Domitien autorise une datation aux environs du dernier quart du 1er siècle de notre ère. Mais, comme cela est mentionné, il est impossible pour les chercheurs d'affirmer le caractère accidentel ou volontaire de cet incendie.

La fiction quant à elle ne s'embarrasse pas de telles réserves. Pour les besoins de l'intrigue c'est cette seconde hypothèse qui est retenue, dans la mesure où elle permet de justifier l'installation d'entrepôts commerciaux. Alain Genot qui a participé aux fouilles sur ce site assume ce choix à partir duquel est née l'une des trames principales du second cycle de la série Arelate. Mais ici le scénariste prend le pas sur le chercheur, et ce d'autant plus facilement que l'on demeure dans l'ordre du vraisemblable.

Conclusion

Cette bande dessinée Arelate témoigne nous semble-t-il d'une rencontre harmonieuse entre la fiction et l'Histoire. En recueillant les confidences des deux scénaristes, nous comprenons par quels mécanismes le récit parvient à embarquer des savoirs scientifiques au sein d'une intrigue purement imaginaire, sans jamais les dénaturer. La co-écriture repose sur une écoute mutuelle et une confiance réciproque construite sur le temps et exige une vision partagée de la fiction historique. Il nous reste à savoir si les lecteurs comprennent les choix des deux auteurs et s'ils adhèrent aux principes qui fondent cette série.

Bibliographie

Bruguière, C., & Triquet, É. (2012). Des albums de fiction réaliste pour problématiser le monde vivant, *Repères*, 45, 225-244.

Bruner, J. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Paris : Retz.

Eco, U. (1985). *Lector in fabula* (trad. fr.), Paris : Grasset.

Schaeffer J.-M. (1999). *Pourquoi la fiction ?* Paris : Seuil.

Triquet, E. et al. (2016.). L'album *Les derniers géants* : une fiction autobiographique d'un voyageur naturaliste ; statut de l'image et place du récit, in : actes en ligne du colloque international *Sciences et récit, sciences en images*, Angoulême, Cité internationale de la bande dessinée, 24 et 25 novembre 2016.